

# POUVOIR LINGUISTIQUE ET INEGALITÉ SOCIALE

Alain BENTOLILA (extraits d'une conférence de 2001)

Le langage humain, c'est ce qui nous distingue en tant qu'espèce de toutes les autres espèces. Je déteste que l'on parle du "langage" des abeilles, je déteste qu'on parle du "langage" des grands singes bonobos. Je crois qu'un abîme sépare, ce qui est moyen de communication animale du verbe humain. Le verbe est le propre de l'homme, il définit l'humaine condition.

(...) La meilleure définition que je peux vous donner de la langue, c'est qu'elle nous permet de dépasser l'œil. (...) "Dépasser l'œil", je crois que ça s'explique bien à partir de la petite anecdote suivante. (...) L'affaire se passe dans une école maternelle, un beau jour ensoleillé. La maîtresse, avec tous ses élèves, amène la petite Sophie au milieu de la cour.(...) il est 9h du matin, la maîtresse demande à l'un des élèves de tracer l'ombre de la petite Sophie. (...) A 10h, on revient au même endroit, et un autre élève trace l'ombre portée par la petite Sophie. On fait de même à 11h, à midi (...). A 2 heures on revient, on retrace. A 15 heures, on retrace encore. A 16 heures, les enfants se réunissent devant les différentes traces des ombres de Sophie, et la maîtresse dit : "Mais qu'est-ce que c'est ?" Et les enfants presque unanimement disent : "Maîtresse, c'est une fleur." Et la discussion s'engage : "C'est une rose, c'est une tulipe, une marguerite. Mais non, mais oui !" Et la maîtresse insiste : "On n'a pas dessiné une fleur !" "Non, non... mais..." Et on continue à discuter du type de fleur. Et la maîtresse les pousse et leur rappelle : "Mais vous vous rappelez ce qu'on a fait : on est venu ce matin, vous vous rappelez ce qu'on a dessiné ?". "Ah, ben, maîtresse, on a dessiné l'ombre de Sophie". "Ah ! oui, c'est vrai, et puis ?" Et finalement (...) une petite fille timide, ose dire enfin : "Maîtresse, je crois que ça a tourné !"

Et voilà tout ce qui distingue le constat immédiat, l'identification directe : la fleur ! de ce qui est le questionnement sur le pourquoi des choses, le regard porté derrière le rideau. On passe du substantif "fleur" au verbe "ça a tourné" : une bonne partie de la pensée scientifique en marche est traduite linguistiquement par le passage du substantif au verbe. Il y a, entre le substantif et le verbe, une distance considérable. Avec le verbe, quand la petite fille dit : "Maîtresse, je crois que ça a tourné.", "je crois", signifie : "mon intelligence m'incite à penser que ...". (...) C'est cette capacité d'utiliser le verbe dans la perspective non pas simplement de dire le monde mais de se questionner sur le monde. (...) La langue accompagne ainsi la pensée scientifique et la langue est elle-même interrogée, poussée, nourrie par une pensée scientifique en marche. Mais dépasser ce n'est pas simplement Copernic qui nous dit : "La terre tourne " contre les yeux des autres, contre les idées reçues et partagées. C'est aussi le poète qui dit "la terre est bleue" et qui ajoute "comme une orange". La langue ici aussi sert à aller plus loin que vers l'imaginaire, vers ce que mes yeux ne voient pas mais que mon intelligence sensible invente.

(...) S'il y a une chose qui est bien particulière au verbe et qui véritablement nous positionne, nous, humains comme complètement différents des autres espèces, c'est ce que la langue nous permet à nous qui sommes des êtres contraints par le temps et par l'espace. C'est-à-dire que nous sommes aujourd'hui dans cet amphithéâtre, il est 15h25 et il n'est pas 15h26, et nous sommes ici et pas ailleurs, maintenant, et pas à un autre moment. Eh bien ! nous, petits êtres sur lesquels pèse cette contrainte d'espace et de temps, sommes pourtant capables de dire le partout, de dire le toujours... (...) Nous sommes capables de dire l'infini du temps alors que nous sommes limités. Nous sommes capables de dire l'infini de l'espace alors que nous sommes en un point dans cet espace. Nous sommes capables de dire la loi et la vérité alors que nous ne sommes capables de n'en voir jamais qu'une partie très précise et particulière dans un espace et dans un temps donnés. La langue nous permet de nous hisser au-dessus de notre humaine condition. Quand je travaillais sur mon dernier livre, un chapitre avait trait aux effets pervers de la langue, et j'avais accumulé un certain nombre de documents : tracts du front national, textes sectaires, etc., et puis, plus ancien, un numéro d'un journal qui s'appelait "je suis partout" et qui datait de 1943. Et je venais de me remémorer le principe d'Archimède quand je tombe sur le titre du journal en question qui disait : "Tout juif, demi-juif, quart de juif fait subir à nos institutions en leur plein centre une perversion insupportable...". Et ces deux énoncés se sont imposés à moi, et je me suis dit : d'un côté comme de l'autre, la langue dit le partout et le toujours, avec les mêmes structures, la même force de communication, la même volonté de signifier à l'autre : Ce qui est dit là, n'est pas de l'ordre du constat "hic et nunc" "ici et maintenant", mais au contraire manifeste une volonté de situer ce que je dis dans l'univers de la vérité. Ainsi, la langue sert avec le même zèle le juste et l'inacceptable. Le pouvoir de la langue est extraordinaire mais justement parce qu'il est extraordinaire, il impose à l'homme une exigence éthique essentielle. C'est parce que la langue donne un pouvoir exceptionnel qu'elle exige de ceux qui l'utilisent une conscience exceptionnelle.

Et cela impose à nous, enseignants, des responsabilités pédagogiques essentielles. Cela veut dire que nous ne pouvons pas nous contenter du bien parler, mais que nous devons nous échinier, jour après jour, à amener nos élèves au parler juste. Ça n'est pas la seule faute morphologique qui est à traquer, c'est le dérapage éthique qui est à pourchasser. Et

nous l'avons complètement oublié depuis des années et des années. (...) La question de la langue, c'est d'abord et avant tout le respect de l'autre. Cette part éthique de l'apprentissage du langage s'impose aujourd'hui d'une façon urgente ! Parce que nous vivons dans un monde dangereux. Parce que nos enfants vivront dans un monde dangereux ; ils auront à affronter des discours sectaires, extrémistes, intégristes. Au-delà du parler bien, nous devons faire de nos enfants des résistants intellectuels à ces discours et à ces textes extrémistes, intégristes, sectaires, d'où qu'ils viennent. Et je dis bien d'où qu'ils viennent. Leur apprendre non pas à prendre parti contre tel ou tel parce que c'est lui qui le dit mais à prendre parti contre la nature raciste, la nature stigmatisante, la nature intégriste de certains discours et de certains textes quel(s) que soi(en)t l'homme ou les hommes qui les proposent. C'est ce que j'appelle la résistance intellectuelle. La résistance intellectuelle est aujourd'hui, à mon sens, le devoir premier de l'enseignement de la langue. On peut se dire : "Après tout, ce n'est pas à l'école de faire ça ; l'école, c'est plutôt le lieu où on acquiert des connaissances. L'école, c'est les savoirs et le catalogue des savoirs. Je ne dis pas que l'école n'est pas là pour enseigner des connaissances, bien sûr. C'est vraisemblablement une fonction très importante. Mais cette fonction n'est rien si elle n'est pas portée par une capacité d'analyse, par une capacité de réfuter, par une capacité de critiquer, c'est à dire d'exercer son intelligence, pas seulement sur le monde, mais sur le discours et les textes des autres.(...)

C'est sur des choses très simples, systématiquement travaillées avec les élèves que l'on apprend à écouter l'autre, à écouter les arguments de l'autre, à être vigilant devant la vérité générale : "Attends ! Pourquoi dis-tu que toutes les filles, tous les garçons, tous les ... font toujours cela ? Qu'est-ce qui te permet de généraliser ainsi ? Qu'est-ce qui te permet d'affirmer que ce que tu dis est vrai ici et ailleurs, maintenant et toujours ?" (...) Ces ateliers dans lesquels on prend conscience des droits et des devoirs du parleur, du lecteur et du scripteur ne sont pas des groupes de soutien. Ils concernent tous les élèves. Cela ne signifie pas que l'on renonce à "équiper linguistiquement" ceux qui en ont le plus besoin. Certes pas ! Mais l'école doit s'engager à ce que le pouvoir linguistique qu'elle offre aux élèves soit exercé avec responsabilité, raison et respect. Je crois que ce travail sur le respect que l'on doit à celui qui me parle ou à qui je parle, celui qui a écrit pour moi ou à qui j'écris, ce respect est au centre même de l'enseignement de la langue. Ce respect équilibre le pouvoir que me donne la langue sur les autres. Il faut se dire qu'un certain nombre des enfants qui arrivent dans nos écoles sont des enfants qui sont très loin du parler juste, qui ont très peu conscience des responsabilités qui incombent à qui use du langage oral et écrit. Ce sont pour beaucoup d'entre eux, des enfants qui ne parlent que de choses qui sont à portée de main, à portée d'yeux. Ils disent l'instant, ils constatent, ils montrent mais ils ont beaucoup de difficultés à évoquer, à parler en l'absence. (...) Condamnés à ce qu'on pourrait appeler le geste verbal alors que la langue c'est tout le contraire. Ces enfants sont le plus souvent des enfants qui n'ont pas bénéficié d'une médiation familiale suffisante. Ils arrivent à l'école en ne sachant pas ce que parler veut dire. Ils arrivent à l'école avec, ancrées en eux, deux idées : la première, c'est qu'on ne parle que de ce que l'on voit à qui l'on connaît. La deuxième, c'est que moins on parle, et mieux on se porte. Ce sont des enfants pour qui le langage est beaucoup plus une menace qu'une promesse, ce sont des enfants qui ont eu un parcours d'apprentissage qui s'est fait dans le silence, l'indifférence et parfois la violence. Ils ne savent pas ce que le langage peut leur apporter. Il n'y a jamais eu pour eux de promesses langagières. Ils n'ont jamais été mis devant le spectacle d'une langue qui évoque, d'une langue qui construit ce que les yeux ne voient pas, d'une langue qui cherche à dire le pourquoi des choses. L'explication, l'argumentation, la destination, la fiction, ne font pas partie de leurs ambitions. Ce sont des enfants qui n'ont pratiquement jamais eu la chance que leur père ou leur mère leur disent un jour "Je n'ai pas compris ce que tu as dit". (...) Dire à un enfant : "Je n'ai pas compris ce que tu as dit", c'est lui dire d'abord "Il m'importe de te comprendre, tu ne m'indiffères pas, je n'ai pas compris ce que tu as dit mais je voudrais bien comprendre et je te propose de t'aider à être mieux compris". (...) un enfant doit comprendre que l'autre, aussi proche effectivement soit-il, n'est pas lui ; qu'il y a entre eux - lui et sa mère - ou son père ou la personne adulte proche de lui — un intervalle irréductible, et que la langue c'est justement ce qui permet de jeter un pont entre lui et l'autre, au-delà de cet intervalle (...). Parler, c'est ainsi avoir l'audace d'imaginer que sur l'intelligence d'un autre, on va laisser une trace pacifique qui n'appartient qu'à soi. Il ne faut pas croire que c'est naturel ; oser faire cet acte, avoir confiance dans cet acte-là est quelque chose qui s'apprend petit à petit, par échec et succès. Parce que des gens vous on dit : "Je n'ai pas compris, je n'ai pas bien compris, peux-tu préciser ?" Si on ne m'avait pas dit tout cela, je ne saurais pas vous parler aujourd'hui à vous que je ne connais pas. Je n'aurais pas cette ambition que vous sortiez peut-être de cet amphithéâtre un tout petit peu différents de ce que vous étiez quand vous y êtes entrés. Si je n'avais pas cet espoir, utopie peut-être, je ne parlerais pas. Pourquoi parler, si je n'espérais pas vous changer un peu. Pourquoi parler, si je n'avais pas cette ambition peut-être démesurée, d'inscrire quelque chose sur chacune de vos intelligences singulières. Parler ? C'est avoir cet espoir ancré en soi. Pourquoi enseigner, si on n'avait pas cet espoir ? (...)

**Alain BENTOLILA**

**Professeur de linguistique à l'Université de Paris V-SORBONNE**

**Directeur du DESS "intelligence de la communication écrite"**

**Conseiller scientifique de l'Observatoire National de la lecture.**

**Texte publié dans la revue Actes du XVIIème congrès National de la FNAREN du 12 au 15 septembre 2001.**

**POUVOIR DIRE... SE COMPRENDRE ET APPRENDRE**